

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1875)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et la source de sa doctrine. Il détermine la notion du péché par rapport à la loi dont il est la transgression, par rapport à Dieu contre lequel il est une désobéissance, et par rapport à la vie humaine, où il apparaît sous la forme de l'égoïsme. L'apôtre n'a pas précisément une théorie sur l'origine du mal; il présente le péché comme un élément primitivement étranger à l'homme et qui ne s'est emparé de la puissance sur lui que par sa faute. Dès lors, l'homme en présence de la loi, se sent douloureusement partagé en lui-même et tombe dans une crainte servile; il s'attire de la part de Dieu la colère présente (mort, maladie) et à venir; enfin ses facultés : intelligence et volonté, sont rendues impuissantes ou corrompues. L'auteur est amené à propos de ce dernier point à étudier le sens du mot chair dans saint Paul : il n'y trouve point le germe d'un dualisme ascétique.

Il conclut par l'idée que le péché, puissance extérieure dominant l'homme, ne saurait être vaincu par l'homme lui-même sans le secours d'une autre puissance : le secours de Dieu en Jésus-Christ.

PHILOSOPHIE

J.-E. ALAUX. — ETUDES ESTHÉTIQUES ¹.

Comme son titre l'indique, le volume de M. Alaux est composé de trois parties distinctes : 1° Une thèse présentée en 1855 à la Faculté des lettres d'Aix. 2° Une *Etude* sur la poésie. 3° Un morceau sur l'*Esprit de la France dans sa littérature*, qui a la forme d'un article de revue, mais qui paraît être également inédit.

Dans sa thèse, M. Alaux « se propose d'établir une théorie (esthétique) *à priori*, une théorie générale de l'art, puis une théorie de chaque genre. » (Pag. 16, 17.) Voici, en résumé, cette théorie. « L'art est la science et l'application des lois du beau, tel que l'homme le peut produire. » (Pag. 45.) Le beau est « la réalisation sensible de l'idée. » (Pag. 56.) Mais « l'idée doit être sentie; l'idée sentie — doit être rendue par une image. » (Pag. 59.) Cette image, pour la poésie, est à la fois, comme pour « les arts plastiques, l'image de la nature

¹ *Etudes esthétiques* (l'art dramatique, la poésie, l'esprit de la France dans sa littérature), par J.-E. Alaux, docteur ès lettres et agrégé de philosophie, professeur à Neuchâtel. Paris, Sandoz et Fischbacher, Neuchâtel, J. Sandoz, 1873.

extérieure, » et, comme pour « l'art musical, l'image de la nature intérieure. » (Pag. 64.) La poésie a trois genres, « l'ode, le drame, l'épopée » (pag. 73), c'est-à-dire « l'image à travers l'idée, l'idée à travers l'image, l'idée et l'image sur le même plan. » (Pag. 72.) M. Alaux trouve « trois ordres d'idées, comme il a trouvé trois ordres de réalisations d'idées. » (Pag. 75.) « Il faut l'idée religieuse pour l'ode, l'idée morale pour le drame, et pour l'épopée l'idée historique, qui les embrasse toutes deux. » (Pag. 76.) A partir de la pag. 107, cette théorie est développée plus spécialement par rapport à l'art (ou la poésie) dramatique. « Que l'idée du drame soit morale. Que le drame manifeste, par une application particulière, qu'il y a pour l'homme un mal qu'il lui est ordonné d'éviter, un bien qui lui est ordonné d'accomplir. » (Pag. 109.) « L'action est l'image par où se réalise le mouvement de l'idée. » (Pag. 112.) « Que l'action soit conçue pour l'idée, les caractères pour l'action, les situations pour les caractères. Que les *caractères* soient des types, et néanmoins vivants. — Que les *situations* soient à la fois inattendues et logiques. — Il faut qu'elles abondent dans le drame pur, où les faits sont l'unique langage qui exprime les caractères; dans le drame littéraire, les caractères vivent surtout par l'éloquence du *style*. » (Pag. 152 et 153.) — « Chemin faisant, » M. Alaux « discute diverses erreurs » (pag. 17), comme, par exemple, la théorie esthétique d'Aristote, et les doctrines romantiques.

La poésie est aujourd'hui délaissée, nous dit M. Alaux, dans la seconde partie de son livre. (Pag. 159 à 186.) D'où cela vient-il? De ce qu'on l'a mal comprise. Il s'efforce donc d'en donner une notion plus juste, par une définition assez semblable à celle qui nous a déjà été présentée, si ce n'est qu'elle affecte moins constamment la forme déductive. « Si la poésie, dit-il en terminant, n'est qu'un plaisir, qui s'étonnera qu'on la délaisse? il ne faut pas disputer des goûts en fait d'amusements. Si elle n'est que l'expression vive des sentiments, qui s'étonnera qu'on lui préfère d'autres expressions plus vives de sentiments plus violents, et que l'on coure, en la déclarant corruptrice, à d'autres plaisirs mille fois plus corrupteurs? Si elle ne demande à ce langage tout musique et tout peinture, qui est le sien, que l'expression du sentiment élevé, d'un idéal supérieur à l'homme, on la reconnaîtra, on lui fera l'accueil dû à la divine messagère des cieux. » (Pag. 186.)

Le troisième morceau (pag. 187 à 275) est une « étude critique » de l'*Histoire de la littérature française* de Nisard. Après avoir raillé l'infatuation et l'étroitesse de certains de ses compatriotes, telle qu'elle

s'exprime dans les jugements de M. Nisard (« la littérature française, c'est l'idéal de la vie humaine dans tous les pays et dans tous les temps, » etc.), après avoir combattu l'idée de l'art qui ne conçoit qu'une littérature d'une seule espèce, *la* littérature, qu'elle croit parfaite, absolue, M. Alaux montre qu'à *la* littérature de M. Nisard, c'est-à-dire à la littérature française classique, a succédé une autre littérature française, dont le caractère principal est la poésie (ou le « lyrisme »), comme celui du XVII^e et du XVIII^e siècle était l'éloquence; mais l'éloquence qui « joint à l'élément littéraire un élément philosophique. » (Pag. 243.) « L'imagination au service de la raison, voilà donc le génie de notre littérature classique. » (Pag. 244.) Cette littérature, toute d'éloquence et de persuasion au XVII^e siècle, toute d'action, toute de combat au XVIII^e, a pour résultat la révolution. (Pag. 255.) Or, « quiconque voit dans la révolution française le flambeau dont la clarté, projetée en arrière, éclaire toute l'histoire de la France, parce qu'elle en est la fin suprême, parce qu'elle n'est pas seulement un événement, mais l'enfantement d'un monde, la rapprochera de la littérature française, comme on rapproche le fruit de l'arbre, ou comme on rapproche l'un de l'autre deux fruits d'un même arbre pour les juger mieux l'un par l'autre et l'arbre par ses divers fruits. » (Pag. 271, 272.)

A.

KENNEDY ANET. — LA NOTION DU LOGOS DANS LA PHILOSOPHIE GRECQUE, DANS SAINT JEAN ET DANS LES PÈRES APOLOGÈTES GRECS. Liège 1874.

Cette étude est avant tout historique et comparative; elle a pour but de signaler les points de contact et les différences qui existent entre le Logos johannique et le Logos de la philosophie grecque. » Commencant par celle-ci, l'auteur trouve les premières traces d'un Logos chez Héraclite, le philosophe de la nature changeante. Le Logos d'Héraclite est une force, une loi, qui trouverait son identique dans le feu matériel, et qui dans son immutabilité gouverne la nature et préside aux transformations de ses éléments contraires... Bien que se rattachant à son idée fondamentale, les successeurs d'Héraclite ne font pas faire de grands progrès à la notion du Logos. Il faut aller jusqu'aux stoïciens qui sont les vrais héritiers du panthéisme d'Héraclite. Ils identifient le Logos avec Dieu et la nature. Souffle chaud, matériel, animant et pénétrant tout, le Logos est essen-

tiellement spermatique, et se rend maître du monde comme principe de toute vie. — L'auteur passe des stoïciens à Philon qui donne la dernière formule philosophique avant saint Jean. Comme Philon a puisé dans l'Ancien Testament, l'auteur étudie préalablement la Sagesse hébraïque, qui pour lui est une personnification poétique. Philon a de même pour précurseur, avec Aristobule, duquel on ne peut préciser rien de sûr, le Pseudo-Salomon, l'auteur de la Sapience. Celui-ci arrive à l'idée d'un prototype divin, impersonnel, qu'il essaie de rendre indépendant.

Philon lui-même, partant d'un dualisme absolu entre Dieu et le monde, s'efforce de le résoudre au moyen du Logos. Ce Logos est idée et force du monde. Comme principe formateur, il est type, image primitive du monde. Comme principe conservateur, il pénètre tout. Le Logos de Philon est impersonnel. Il est stoïcien dans son essence et juif dans l'expression que le philosophe en donne. — Au terme de sa première partie, l'auteur se résume comme suit : « Le Logos de la philosophie grecque est la raison dans le monde, loi rationnelle présidant à l'organisation et au développement du monde. »

Dans une seconde partie, l'auteur passe à la notion johannique du Logos. Il la trouve contenue dans le prologue du IV^e évangile (I, 1-18), dans I Jean et Apocalypse (XIX, 13). Le but du prologue est tout pratique : « Croyez en celui qui nous a donné dans sa parole et dans sa vie la parfaite manifestation de l'Etre divin. » L'idée qui résume le prologue est celle-ci : « Le Logos venu en chair était avant son incarnation. » Quant au sens du mot, l'auteur maintient le sens de *Parole*, et réfute Luthardt et Hofmann qui font du Logos, le premier, *la Parole de Dieu*, et le second, *la Parole de l'Evangile*. Le Logos dans toutes les sources johanniques est le nom propre d'une personne. Après un développement approfondi du contenu du prologue, l'auteur pose les conclusions suivantes : « Le Logos de saint Jean est le sujet de la révélation divine, organe de Dieu, essentiel et distinct de Dieu. Il est de toute éternité auprès de Dieu, comme personne distincte de Dieu, mais non pas différente de Dieu par essence et par nature. Il est Fils de Dieu et Dieu; Créateur, Conservateur, et Sauveur du monde et des hommes. »

La troisième partie nous fait voir dans les Pères apologètes grecs une idée du Logos très johannique dans sa base, mais qui tend à être transformée par les idées grecques en une notion plus rationnelle et panthéiste. L'auteur résume dans une conclusion les résultats de ses recherches. Il conclut que le mot Logos est un terme commun ser-

vant à désigner le principe créateur et conservateur du monde. Mais pour le contenu, le Logos chrétien est tout autre chose que le Logos de la philosophie grecque. L'opposition de ces conceptions trouve son centre dans le fait que le Logos de Jean est une personne dans une relation consciente avec Dieu, tandis que le Logos des philosophes grecs est « tout au plus une force de Dieu, quand il n'est pas identifié avec Dieu ou avec la nature. »

H. C.

HISTOIRE DU MATÉRIALISME, EXPOSÉ CRITIQUE DE SON IMPORTANCE A NOTRE ÉPOQUE, DE F. LANGE ¹.

Cet ouvrage important, dont l'analyse a paru dans les deux premières années de notre *Revue*, nous revient aujourd'hui en seconde édition, entièrement remaniée et considérablement augmentée. L'auteur a tenu compte des controverses nouvelles sur la question du matérialisme qui, depuis la publication de la première édition, est devenue toujours plus le sujet dominant.

Parmi les adjonctions, nous avons surtout remarqué le jugement sévère porté sur le système à la mode, la *Philosophie de l'inconscient*, de Hartmann. « Si la philosophie de l'inconscient en venait jamais à exercer sur la littérature et l'art contemporains une influence dominante comme ce fut jadis le cas pour les idées de Schelling et de Hegel, malgré tout le mal qu'elle ferait, elle se légitimerait par cela même comme une philosophie nationale de premier ordre. La période qu'elle caractériserait serait une période de décadence, mais la décadence ne manque pas d'avoir ses grands philosophes, témoin Plotin dans les derniers jours de la philosophie grecque. En tout cas, il est digne de remarque, d'abord après la campagne de nos matérialistes contre la philosophie en général, de voir apparaître un système qui prend à l'égard des sciences positives une attitude plus hostile qu'aucun de ceux qui l'ont précédé. Hartmann reproduit à cet égard d'une manière plus grossière et plus criante toutes les fautes dans lesquelles Schelling et Hegel étaient déjà tombés. »

« Il n'est pas nécessaire de dissiper, pour nos lecteurs, l'illusion en vertu de laquelle la *philosophie de l'inconscient* nous présenterait des résultats spéculatifs obtenus d'après la méthode inductive des sciences na-

¹ *Geschichte des Materialismus und Kritik seiner Bedeutung in der Gegenwart*, von Friedrich Albert Lange. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage. Leipzig und Iserlohn.

turelles. C'est à peine si, dans nos temps modernes, on trouverait un second ouvrage dans lequel les matériaux des sciences naturelles se trouvent dans un plus choquant contraste avec tous les traits essentiels et fondamentaux de la méthode scientifique employée par les naturalistes. »

Pour en revenir à Lange, les livres de la première édition sont devenus des volumes. Deux ont déjà paru : *l'Histoire du matérialisme jusqu'à Kant* forme le premier. La première moitié du second livre (déjà publiée) contient : 1° *La philosophie moderne* ; 2° *Les sciences naturelles*. Le troisième volume, qui paraîtra bientôt, contiendra la seconde partie du second livre, savoir : 3° *L'homme et l'âme* ; 4° *L'homme moral et la religion*.

Ces deux volumes paraissent précédés des jugements de la presse allemande et anglaise, qui ont fait le meilleur accueil à cet ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages reçus.

Mémoire sur le texte primitif du premier récit de la création (Gen. I-II, 4), suivi du texte du second récit, par G. d'Eichthal. — 1875. Une brochure in-8° de VIII et 77 pages.

Die Versöhnung des Menschen mit Gott durch Christum oder die Genugthuung, nebst einem Anhang über die ewige Erwählung und über Christi Höllenfahrt, von J. Fr. Bula. — 1874. 1 vol. in-8° de XXIX et 439 pages.

L'incrédulité moderne et les meilleurs moyens de la combattre, par Th. Christlieb. Traduction de l'allemand. — 1874. Brochure in-12°, 111 pages.

Über den christlichen Staat, von Heinrich W. J. Thiersch. — 1875. 1 vol. in-8° de VIII et 264 pages.